R.Ar Revue d'Architecture
Architectural Review

HASSAN FATHY ET LA NUBIE : LES LECONS D'UNE CIVILISATION INTOUCHEE

Leïla EL-WAKIL*,
*) Professeure, Département d'histoire et d'art, Université de Genève, SUISSE.
E-mail : leila.el-wakil@unige.ch

RESUME

La technologie de la terre crue égyptienne, retrouvée et ressuscitée par Hassan Fathy à la fin des années 1930, doit beaucoup au savoir-faire des maîtres-maçons de Gharb Assouan, comme il l'expliquera lui-même dans Construire avec le peuple, Histoire d'un village d'Egypte. Gourna (1971). Le présent article aborde l'épisode peu connu de l'expédition nubienne de 1962 organisée par le ministre de la Culture, Tharwat Okasha, une mission de documentation des villages nubiens entre Assouan et Adindan, aux portes du Soudan, villages appelés à être engloutis par le lac d'accumulation du Haut Barrage. Tous les artistes égyptiens conviés à cette expédition à bord du bateau al Dakka seront frappés par la singulière beauté de ce territoire reculé et en tireront inspiration pour leurs créations. Fathy, aidé de quelques jeunes architectes, se verra confier l'étude des maisons nubiennes. Il réussira à documenter graphiquement une quinzaine de maisons en en faisant dresser les relevés dans des conditions difficiles.

Mots clés : Haut-Barrage, Adindan, Dahmit, architecture vernaculaire, auto-construction.

PREAMBULE

Le chapitre qui concerne les relations de Hassan Fathy (1900-1989) et la Nubie est complexe et s'articule en plusieurs épisodes, quand bien même on peut sans exagérer avancer que Fathy entretint avec la Nubie et les Nubiens une relation quasi-permanente depuis 1940. Preuve en est le recours durable dans son œuvre à la technologie de la brique de terre crue pour l'architecture des plus démunis et à celui de la voûte caténaire ou voûte en chaînette, dite depuis « nubienne » selon une dénomination devenue depuis quasi-officielle et consacrée dans l'Afrique subsaharienne.

Je me propose ici d'évoquer la découverte et les études auxquelles se livra le grand architecte égyptien dans cette contrée où il eut l'occasion de côtoyer à la fois les habitants, leur architecture vernaculaire, les maîtres-maçons et leurs techniques constructives[1]. Je m'attarderai sur deux phases d'inspiration et d'interaction déterminantes : 1) celle de la redécouverte et la réinvention des techniques constructives nubiennes dès la fin des années 1930 afin de nourrir l'architecture rurale contemporaine de l'Egypte moderne, 2) la découverte de villages appelés à disparaître entre Assouan et Abou Simbel, lors de ce que l'on peut appeler sa Grande Nubiade – pour paraphraser celle de la fameuse égyptologue Christiane Deroche-Noblecourt ou plus simplement sa « campagne de Nubie » de 1962. Cette mission officielle de documentation, confiée par le ministre de la culture Tharwat Okasha avant l'engloutissement des villages nubiens par la construction du Haut Barrage, fut pour lui et ses compagnons l'occasion de s'émerveiller de l'évidence et de la beauté d'une architecture spontanée mise au point par des générations de maçons et d'artistes nubiens selon des techniques simples et diversifiées pour pallier subtilement aux carences matérielles et répondre intelligemment aux besoins des autochtones.

Les innombrables documents et notes d'archives que Fathy nous a laissés montrent comment s'est enrichie au fil du temps, des rencontres et des découvertes, sa connaissance du terrain nubien. S'il est avéré qu'il se rendit à Gharb Assouan en 1940, il y a tout lieu de penser qu'il ne s'aventura alors pas plus au sud. Il lui faut attendre le voyage de 1962 pour naviguer jusqu'à

[1] Cet article résulte d'une communication délivrée à Berlin en avril 2019 dans le cadre d'une conférence organisée par Bernadeta Schäfer (TU), Olga Zenker (TU) et Fatma Keshk (DAI) et une partie des communications fut publiée en ligne sous le titre *Vernacular Architecture as Frame of Life in Historic and Ancient Communities Proceedings of the International Conference* (Schäfer, Schlimme, Keshk, 2023). Cette conférence internationale réunit un large éventail de spécialistes de différentes origines, disciplines et formations.

Adindan, aux portes du Soudan. L'étude de plusieurs villages autochtones plus admirables les uns que les autres est déterminante pour la suite de son œuvre ; son best-seller *Construire avec le peuple*, dont la première version publiée à l'international voit le jour en français en 1971, en bénéficie. L'étude attentive des relevés effectués lors de la mission de 1962 ainsi que la lecture des documents qu'elle lui inspire élargissent le spectre de ses connaissances de l'architecture nubienne : la gamme des typologies et de techniques constructives s'élargit. Aux côtés des briques de terre crue et des voûtes caténaires se placent les murs de pierre et les toits plats en fonction des ressources disponibles à proximité des villages. La dimension décorative le frappe comme une sorte d'art brut. Au contact des anthropologues, il ouvre tout grands les yeux sur la dimension sociale et comprend l'esprit solidaire des habitants de ces hameaux et communautés villageoises isolées ; il reprend à son compte leur proverbe nubien selon lequel un homme seul ne peut pas construire une maison, mais dix hommes le peuvent.

INVENTER LA BRIQUE DE TERRE COMME MATERIAU MODERNE

La renommée mondiale de Hassan Fathy est due à la publication de son best-seller, *Construire avec le peuple, Histoire d'un village d'Egypte, Gourna*, publié en français chez Actes Sud en 1971, après la toute première édition très confidentielle parue en Egypte en 1969 sous l'égide du ministère de la Culture et titrée *Gourna : a Tale of Two Villages*. Traduit par la suite en plusieurs langues, la publication du livre coïncide avec celle des résultats du rapport Meadows, *Halte à la croissance* (1972) et l'après-choc pétrolier du début des années soixante-dix. L'impact sur le monde occidental de l'histoire romancée du projet et de la construction du village-modèle de Nouveau Gourna est considérable.

Cependant la redécouverte des techniques vernaculaires par Fathy commence un peu plus tôt. Au lendemain des Accords de Montreux (1936) qui scellent l'avenir d'une Egypte libérée du joug anglais, le sort de la paysannerie égyptienne se profile plus que jamais comme un sujet central qui inspire durablement les artistes et les intellectuels, particulièrement à l'Ecole des Beaux-Arts de Zamalek où enseigne Fathy. Le charme bucolique des scènes rurales indigènes nourrit l'imaginaire des peintres. Ainsi, des paysannes voilées, au travail dans les champs, sont immortalisées dans le granit par le brillant sculpteur Mahmoud Moukhtar avant qu'Abd al Rahman al Sharkawi ne marque l'apothéose romantique de cet intérêt dans son roman *La Terre* (al Ard), paru en 1954.

Contemporain de l'architecte, le jeune professeur de sociologie et bientôt ministre des Affaires sociales, Ahmad Hussein (1902-84), qui proclame vouloir "travailler avec le peuple plutôt que pour le peuple", crée en 1937 l'Association égyptienne pour les études sociales, dont l'une des ambitions est d'encourager la réforme des villages. Agronomes et propriétaires terriens amènent les architectes à réfléchir sur l'habitat paysan. De nombreux nouveaux projets voient le jour au milieu des années 1930, certains totalement modernes, comme ceux de Tawfiq Ahmad Abdel-Gawwad, d'autres s'appuyant sur des techniques traditionnelles.

De nouvelles expériences typologiques et techniques sont distillées dans le programme des fermes-modèles auquel participe Fathy pour le compte de la Société royale d'agriculture en 1940. Son projet de la ferme Abou Ragab à Bahtim, construite essentiellement en terre crue, est connu par quelques photos et quelques dessins, dont une planche pharaonisante, et les descriptions qu'il en donne. Si la ferme et l'étable sont couvertes de voûtes pour des raisons d'économie, le bois étant coûteux en Egypte, le grenier, comporte un premier essai infructueux de trois coupoles de briques de terre crue construites sans cintres (Fig. 1).

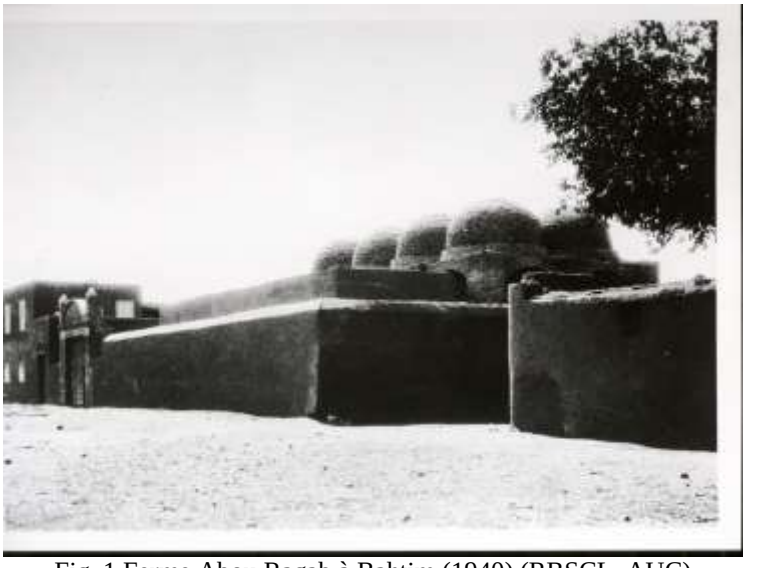


Fig. 1 Ferme Abou Ragab à Bahtim (1940) (RBSCL, AUC)

Ces balbutiements vont prendre forme et force grâce au savoir-faire des maçons nubiens auxquels l'architecte sera éternellement reconnaissant, au point d'associer l'un d'entre eux, Aladin Moustafa, à la réception du Grand Prix de la Fondation Aga Khan (1980). C'est grâce à son frère, Ali Fathy, ingénieur civil, actif aux travaux du barrage des Anglais à Assouan, que

Hassan Fathy entend parler pour la première fois de la technique des voûtes et coupoles nubiennes qui ne nécessitent pas de cintrage. L'histoire est brièvement racontée dans *Construire avec le peuple* :« Il se trouvait qu'à l'époque mon frère aîné travaillait sur le barrage d'Assouan comme directeur. Il apprit mon échec, écouta avec intérêt, et puis il remarqua que les Nubiens construisaient effectivement leurs mosquées avec des voûtes qui tenaient sans cintre pendant la construction » (Fathy, 1996, 30).

FAIRE SURVIVRE LES TRADITIONS CONSTRUCTIVES NUBIENNES

Fathy se rend alors sur place pour constater la chose *de visu*. S'il est terriblement déçu par Assouan « une petite ville de province ayant l'air d'un Caire miteux transplanté à la campagne » (Fathy, 1996, 31), il tombe en pâmoison à Gharb Assouan « tout un village de maisons spacieuses, jolies, propres et harmonieuses, l'une plus belle que l'autre […] dont l'architecture avait été préservée pendant des siècles des influences étrangères [...] des maisons hautes, simples, proprement couvertes d'une voûte de briques, chaque entrée décorée individuellement de merveilleux *claustra* moulés et découpés dans la boue » (Fathy, 1996, 31-32).

Compris entre la 1ere et la 2eme cataractes, le territoire de la Basse-Nubie fut soumis à d'incessants remodelages durant le XXe siècle et les populations contraintes à un exode continuel. La nubiologie (Fogel, 1995, 2), à proprement parler, s'est d'ailleurs inventée au fur et à mesure de l'évolution des barrages d'Assouan depuis la construction du barrage dit des Anglais (1902), et ses rehaussements (1911-1912 puis 1932-1933), puis, particulièrement à la veille de la construction du Haut Barrage des années 1960 qui allait engloutir sous le Lac Nasser villages et campagnes. En 1907, eut lieu l'important *Archaeological Survey of Nubia* de G. A. Reisner (1910), suivi en 1930-1932 d'une série d'études d'urgence à l'occasion de la surélévation du barrage d'Assouan (Sandford & Arkell, 1933 ; Monneret de Villard U., 1929-1934), puis de la Campagne de l'Unesco, accompagnée d'une étude ethnographique (*Nubian Ethnological Survey*) - menée par le Social Research Center de l'Université américaine du Caire sous la direction de Robert A. Fernea. Ainsi c'est dans l'urgence que s'est constituée la connaissance d'un territoire en continuelle voie de disparition.

Appelés à se déplacer au fur et à mesure de l'érection et de la progression des barrages situés en aval d'Assouan, les maçons nubiens s'étaient transmis sans discontinuer des savoir-faire et des techniques constructives ancestrales, permettant le relogement rapide et à peu de frais des populations riveraines. Ce

système empirique ne nécessitait aucun matériel technologique coûteux, puisqu'il s'agissait seulement de fabriquer des briques de terre mélangée avec un peu de paille et moulées dans un cadre de bois puis séchées au soleil. A l'aide de ce matériau on pouvait monter les murs d'une maison et lancer son couvrement en voûtes. Il ne fallait pas davantage de main-d'œuvre puisque deux hommes seuls, assis sur une planche, aidés d'un troisième larron, suffisaient pour lancer une voûte à la façon des habitants d'al Kounouz, aux environs d'Assouan.

Convaincu de la pertinence de voûter les maisons rurales à l'aide de cette technologie bon marché, Fathy fait venir à Bahtim deux maçons nubiens du village d'Assouan, Abdou Ahmed et Abdoul Rahim Abou en Nour, pour reconstruire les voûtes et les dômes effondrés de sa ferme. Il décrit alors dans *Construire avec le peuple* la technologie authentique de la voûte en briques de terre crue sans cintres. Les deux hommes tracent à main levée une parabole de terre parfaite contre laquelle ils vont appliquer en les inclinant les premières briques de la voûte qui adhèrent par succion. Rompus à cette technique empirique les maçons travaillent vite et avec efficacité : « C'est ainsi qu'on pouvait construire la voûte directement dans l'espace, sans support ni cintre, sans instrument, sans plan ; il y avait juste deux maçons sur une planche et un aide en dessous leur lançant les briques qu'ils attrapaient adroitement, qu'ils plaçaient avec désinvolture contre la boue et ajustaient avec leur doloire. C'était tellement simple » (Fathy, 1996, 37).

Lorsque Fathy reçoit en 1945 la commande du village-modèle de Nouveau Gourna, il a quarante-cinq ans, une solide carrière de professeur, d'architecte et de spécialiste de la question rurale. Chargé par l'archéologue français Etienne Drioton du Service des Antiquités de trouver une solution peu coûteuse de relogement des Gournis, accusés de piller les tombes de la Vallée des Nobles, Fathy relève le défi de construire un village de terre crue mettant au service de son projet moderne les acquis de la technologie nubienne. Le choix de la brique crue, qui répond aux contraintes économiques, permet d'imaginer une architecture qui serait exécutée par les habitants eux-mêmes, court-circuitant le processus occidental de production architecturale et ses coûts prohibitifs. A partir d'un plan directeur et d'une gamme de typologies architecturales, les maçons seraient en capacité de réintroduire un savoir-faire simple auprès des habitants.

Nouveau Gourna aurait pu être l'illustration par excellence de l'auto-construction, une utopie sociale, enseignée par les Nubiens, portée par Fathy, mais rejetée par les habitants, si bien que le projet inachevé fut abandonné en 1952. Si la réalisation ne rencontra pas le succès espéré, le récit de cette

dernière eut un impact considérable en portant aux nues la leçon constructive nubienne. L'Association subsaharienne de *La Voûte nubienne* se réclame aujourd'hui encore de la réinvention de Fathy à Gourna.

SOUS LES AUSPICES DE HATSHEPSOUT : DOTER LA BRIQUE DE TERRE CRUE D'UN PEDIGREE DIVIN POUR LEGITIMER LE MATERIAU PAUVRE

La première illustration de *Construire avec le peuple* est un dessin qui montre, comme l'indique Fathy dans la légende, Hatshepsout en train de mouler une brique elle-même. Représentée en maçonne, capable de produire le matériau qui va servir à abriter son peuple, la pharaonne donne ses lettres de noblesse à cette brique élémentaire. Ce dessin a été effectué à partir d'un relief de la Chapelle dite chapelle rouge, construite par Hatshepsout et située à l'intérieur du complexe de Karnak à Louxor. L'édifice avait pour but d'abriter la barque funéraire du Dieu Amon et selon le rituel de la fondation des temples ptolémaïques, ces briques étaient moulées pour constituer l'épais cadre des murs souterrains sur lequel venaient ensuite prendre place les murs de l'édifice lui-même, construit généralement en granit.

Entièrement démantelée et partiellement détruite par le pharaon successeur, la chapelle fut redécouverte à partir de blocs détachés disséminés dans différents lieux et institutions, certains étant demeurés *in situ*. Reconstituée grâce au travail de nombreux archéologues cette chapelle abrite dans la deuxième assise de pierres du vestibule Nord la représentation, habituelle dans l'iconographie des temples, de la fondation du temple qui consiste en la scène suivante : « La reine est à genoux, sur une natte. Elle tient, de la main droite, le moule à briques, par le manche placé à l'un des angles. Bien entendu le manche est représenté de profil, en perspective égyptienne. De la main gauche, elle tasse la terre dans le moule rectangulaire […] La reine porte le *shento* avec queue, un collier avec un pendant dans le dos et la barbe carrée. Elle est coiffée de la couronne-*atef* […] Le moule actuellement en usage en Egypte, pour la fabrication des briques crues, est absolument identique » (Lacau, Chevrier, 1971, 31).

En reproduisant comme première illustration de son livre le relevé du bloc de la chapelle de Hatshepsout à Karnak, Fathy procure à la technologie de la brique une légitimité due à son ancienneté pharaonique. De plus il établit une relation entre le pharaon et la brique de terre crue ce qui dote cette dernière d'un pedigree pharaonique, c'est-à-dire divin. Rappeler les origines divines de la brique de terre pour lui conférer une dignité et une légitimité royale n'allait cependant alors pas suffire à crédibiliser ce matériau, décrié par les lobbys de

l'industrialisation lourde du bâtiment, dont les capacités de durabilité sautent actuellement aux yeux de nos contemporains.

L'EXPEDITION DE RECONNAISSANCE DES VILLAGES NUBIENS AVANT L'INONDATION (1962)

C'est au début des années 1960, à l'occasion de la future mise en œuvre du Haut Barrage d'Assouan, que Fathy est amené à reprendre l'étude de l'architecture nubienne. Ce chantier, qui émeut le monde entier en raison de la menace qui pèse sur les antiquités pharaoniques marque l'avènement de la notion de patrimoine mondial et suscite plusieurs campagnes de recherches internationales. Les missions archéologiques, qui se multiplient, portent principalement sur les monuments antiques (Maurel C. 2013). Il revient aux anthropologues américains sous la conduite de A. Fernea le mérite de lancer une étude ethnographique sur les us et coutumes des populations locales et sur les implications qu'entraînera le nouveau barrage.
Parallèlement, en 1962, Tharwat Okasha, hommes de lettres, alors ministre égyptien de la culture par intérim et l'un des initiateurs du sauvetage du temple d'Abou Simbel, organise une expédition culturelle égyptienne pour rapporter sur la vie et les mœurs des populations nubiennes et tenter d'en garder la mémoire avant leur déplacement. C'est lui qui prend l'initiative de cette mission lors de ses allers-retours à Abou Simbel dans le cadre Unesco en découvrant chemin faisant tous ces villages « authentiques » modernes, puisque la plupart ont été reconstruits en 1934 : « En 1962, le ministre de la culture Dr. Tharwat Okasha avait donné l'opportunité à 20 artistes qu'ils soient photographes, sculpteurs, architectes ou musiciens de visiter la région de Nuba [sic] avant sa disparition à jamais, cela en guise de salutation d'adieu et appréciation pour ses habitants, j'avais la chance de faire partie de ces invités. Il avait mis à notre disposition "Al Dakka", le bateau du Nil qui nous a emportés autour de cette région afin de visiter les villages construits par les Nubiens en 1934, suite à la disparition de leurs anciens villages à cause de la deuxième hausse du barrage d'Assouan. Tout cela était pour remplir nos yeux de ce miracle artistique dont les formations étonnantes construites avec de l'argile étaient destinées à se fondre dans l'eau après la construction du Haut Barrage. Elles ne seraient pas connues des égyptiens, des architectes ou même des artistes contemporains, si elles n'avaient pas été vues par Dr. Tharwat Okasha lors de ses allers-retours vers le temple d'Abou Simbel au sauvetage du naufrage duquel on lui attribue le mérite […]Alors qu'on pouvait sauver le temple d'Abou Simbel, ce n'était pas possible de sauver ces villages de haute valeur artistique, dont l'architecture représentait une continuité vivante et battante de l'ancienne architecture égyptienne, comme s'ils étaient le lien entre l'archéologie et l'art vivant. Il [Dr Okasha] nous a arrangé ce voyage culturel,

ce voyage à la source du miracle qui allait fondre dans l'eau, et dont l'architecture allait disparaître de la même manière qu'elle avait été créée, sans être vue. » (Fonds Fathy, RBSCL, AUC)[2]

C'est dans ce contexte qu'Okasha demande à Fathy, alors engagé comme consultant par l'agence Doxiadis Associates à Athènes, de revenir en Egypte pour prendre part à cette mission de documentation des traces matérielles de la vie nubienne appelée à disparaître. Ce dernier répond à l'appel et constitue une petite équipe pour remplir cette mission, composée notamment de deux jeunes architectes, Saleh Hegab et Tawfik Shoukri, mais en parallèle de laquelle et informellement, selon des modalités qui restent à définir, s'adjoindront Ramsès Wissa Wassef et Rami el Dahan, ce dernier particulièrement à Abou el Rich. Les trois hommes vont effectuer des relevés d'une quinzaine de maisons nubiennes très particulières choisies dans plusieurs villages.
Les architectes ne sont pas seuls, mais forment avec les peintres, écrivains, sculpteurs qui les accompagnent un groupe d'une vingtaine d'artistes et d'intellectuels, qui naviguent ensemble, à bord de «al Dakka », le bateau à vapeur mis à leur disposition par le gouvernement égyptien, et font escale de villages en villages. Le peintre alexandrin Seif Wanly (1906-1979), le sculpteur Adam Henein (1929-2020), le peintre Hussein Bikar et la peintre Tahia Halim (1919-2003), le compositeur Aziz el-Shawan (1916-1993), qui écrira un poème symphonique sur le temple d'Abou Simbel, l'écrivain et critique Louis Awad (1915-1990) font notamment partie de cette expédition qui aura sur la plupart d'entre eux un impact considérable dont les répercussions se feront sentir sur leurs futurs travaux. Tous sont particulièrement ébranlés par ce voyage dans une région jusque-là peu accessible en raison de son isolement et de son éloignement. Ils rencontrent les populations, relèvent, esquissent, photographient les lieux, s'imprègnent d'une culture vernaculaire qui leur est étrangère et dont chacun sait qu'elle est vouée à disparaître, ce qui la rend plus précieuse encore.

Territoire reculé, la Nubie n'est en effet encore que peu connue, car difficile d'accès. Les habitants des différents clans vivent en autarcie selon des coutumes qui leur sont propres et que Fathy décrira comme un monde non contaminé, puisque vierge de toute influence non seulement occidentale, mais même égyptienne. Il établit un parallèle entre ce territoire et le Hoggar, situé plus à l'ouest, pour ainsi dire à la même latitude, « caché au cœur du grand Sahara » et qui défraie alors la chronique par un essai nucléaire français raté à In Eker (1962). Dans une envolée rhétorique il va jusqu'à prêter à la Nubie une possible filiation avec l'Atlantide, ce monde disparu de façon énigmatique. Dès

[2] Traduction de l'arabe par Jessy Bali.

les premières visites effectuées dans les villages d'al Kounouz, la beauté des villages de cette contrée lui saute aux yeux, comme elle impressionne tous les participants à la croisière : « C'était un nouveau monde pour nous tous, tous ces villages de maisons spacieuses, charmantes, propres et harmonieuses. Il n'y avait rien de tel en Egypte. Chaque village semblait venir d'un pays de rêve […]. Les maisons se dressaient hautes, spacieuses, couvertes proprement avec une voûte de briques. Chaque maison était délicieusement décorée individuellement autour de la porte d'entrée avec un travail de claustras moulurés et de remplages de terre. Des peintures couvraient les murs. » (Fathy, H. 1964, 2) (Fig. 2 et Fig. 3)



Fig. 2 Photographie prise lors de la campagne de Nubie (RBSCL, AUC)



Fig. 3 Photographie prise lors de la campagne de Nubie (RBSCL, AUC)

GARDER LES TRACES DU PATRIMOINE MATERIEL MINEUR : L'EXPEDITION AL DAKKA

Chacun sait que ces villages de rêve vont être appelés à se fondre dans les méandres du lac de retenue à venir. Okasha compte sur Fathy pour conserver par tous les moyens alors possibles la mémoire de ce patrimoine architectural. Les deux hommes envisagent même la reconstruction de quelques éléments phares des trois régions de Nubie à l'occasion des projets de Musée du folklore ou Institut national d'art populaire qui s'échafaudent dans l'esprit de l'architecte et du ministre. Dans un *Memorandum sur la conception de l'Institut supérieur d'art populaire* (1963) Fathy résume ainsi le projet : « La Nubie étant sur le point de disparaître en 1964 et le ministre [de la Culture] n'ayant pas la possibilité de faire appel à des ethnographes, j'ai accepté d'entreprendre la tâche de recenser le plus grand nombre possible de maisons nubiennes représentées par les trois régions de Kunuz, al'Arab et Nubah. Avec plusieurs collègues qui se sont portés volontaires pour m'aider dans cette tâche importante [...]. J'ai en fait recensé 15 bâtiments [...] ». De ce texte il ressort que d'autres architectes se sont probablement portés spontanément volontaires pour relever les maisons nubiennes appelées à disparaître, de façon totalement indépendante, comme Omar el Hakim qui, accompagné de son frère Sherif, sociologue, remontera à pied sur 300 km le cours du fleuve entre Assouan et Abou Simbel. Le fruit de ces recherches ne sera publié que bien plus tard, Omar el Hakim étant parti à l'étranger au lendemain de sa campagne de relevés. Fathy déplorera le fait de ne l'avoir pas rencontré au moment d'effectuer la mission de relevés de 1962. Des artistes s'étaient auparavant aventurés dans ces contrées reculées, l'une des plus fameuses étant la Suissesse Margo Veillon dès 1936 et qui escortera le photographe Georg Gerster et l'anthropologue Robert A. Fernea jusqu'au Soudan dans le cadre du *Relevé ethnographique de la Nubie*, entrepris par le Centre de recherches sociales de l'Université américaine au Caire. Des collaborations que l'on aimerait mieux cerner se sont établies entre les différentes équipes de recherche, et notamment entre les ethnologues internationaux et les artistes égyptiens. Ainsi Fathy communiquera-t-il ses documents sur les maisons reconstruites en 1932-34 à Dr Charles Callender, auteur d'une étude sur les coutumes d'al Kounouz (Callender, el Guindi, 1971).

Attentif à l'architecture vernaculaire qu'il place sur un pied d'égalité avec l'architecture des grands temples pharaoniques, Fathy estime que le relevé de cette première n'est pas moins important que celui des monuments. Bien au contraire ! Il affirme qu'« il serait possible d'utiliser les mêmes techniques de relevé que celles employées par l'Unesco pour les anciens temples égyptiens. Je

considère que cette tâche n'est pas moins importante que le déplacement des temples eux-mêmes et qu'elle est sans doute plus significative pour assurer le bien-être de l'humanité » (Fonds Fathy, RBSCL, AUC). Le *team* des architectes ramènera de cette expédition plusieurs centaines de photographies en plus de celles du photographe égyptien, Abdul Fattah Eid, qui couvre l'expédition du *Relevé ethnographique de la Nubie*, de nombreux dessins de plans, façades, coupes et détails décoratifs, les noms des familles occupantes et des données sur les constructeurs. La méthode envisagée par Fathy évoque la méthodologie employée à l'occasion de l'enquête lancée en France en relation avec le Musée des traditions populaires sur l'architecture rurale française appelée chantier EAR 1425[3]. Comme nous le résume Georges-Henri Rivière une cinquantaine d'enquêteurs participèrent de 1941 à 1946 à une vaste recherche sur l'architecture rurale sur 77 départements français (Rivière G.-H. 1973) comportant questionnaires et relevés selon des normes précises préétablies.

Dans un document en arabe appelé *Journal de Nubie 1962* (Fonds Fathy, RBSCL, AUC, manuscrit[4]) Fathy énumère les rubriques auxquelles il espère trouver des réponses, une enquête ambitieuse à propos de chacune des maisons sélectionnées pour l'étude. Malheureusement la durée et les conditions de l'expédition ne permettront qu'une incursion trop superficielle et non pas un vrai travail scientifique exhaustif, ce dont l'architecte se plaindra a posteriori (el-Hakim, 1999, v). Il cite d'abord les données concernant le propriétaire de la maison (fonction et revenu), les dates et coûts de construction de la maison, les noms et adresse des maîtres-maçons, le type de contrat passé (général ou par travaux, de l'extraction de pierre et son transport, à la construction des murs, la fabrication des plafonds, l'enduisage, la menuiserie, etc.), les travaux effectués par le propriétaire, le pourcentage de travaux effectués par les propriétaires et leurs voisins. Il veut aussi documenter l'occupation de la maison : le propriétaire réside-t-il à l'année ou temporairement, par alternance, ou ne réside-t-il jamais dans sa maison ? Suit une série de questions sur la maison elle-même, son évaluation architecturale (nombre et fonction des pièces, nombre de personnes par pièce, âge et sexe, description du salon, superficie, hauteur, ouvertures, etc.), son évaluation structurelle (fondations, isolation, murs, etc.), son orientation et les facteurs environnementaux (lumière, soleil, ventilation, etc.). Cette façon d'interroger l'architecture et ses occupants reflète l'approche ethnographique, ce qui peut bien sûr s'expliquer par les probables échanges avec les équipes de Fernea, mais aussi par la connaissance de travaux similaires sur l'habitat rural en France, comme le chantier EAR 1425

[3] Information aimablement communiquée par le professeur Rémi Baudouï.
[4] Traduit par Jessy Bali

mentionné ci-dessus, ou, en Afrique, comme ceux du Français Marcel Griaule au pays des Dogons.

LES RELEVES CONSERVES A LA RARE BOOKS AND SPECIAL COLLECTION LIBRARY DE L'UNIVERSITE AMERICAINE DU CAIRE

Si aujourd'hui, comme le relève Bernadeta Schäfer (Schäfer, Zenker, 2023) et comme l'a aussi mise en pratique l'équipe autrichienne qui a relevé les village de Bah et de al Guwani (Zabrana L., Ekrem S., el-Shohoumi N., 2019), les images satellite haute résolution et les scans et photographies ainsi que les maquettes 3-D peuvent venir au secours des architectes-archéologues dans le cas des restitutions architecturales, à l'époque de Fathy on ne connaît encore que les méthodes classiques de photographies et de relevés par triangulation. L'équipe qui opère en octobre 1962, et dont on apprend qu'il arrive qu'elle se fasse assaillir par les moustiques en fin de journée, manie le double mètre et au mieux une chevillière pour mesurer les obliques en travers des plans. Saleh Hegab et Shoukri Tawfik, qui assistent Fathy, sont à la manœuvre.

Les archives de la Rare Books and Special Collection de l'Université américaine du Caire conservent une série de relevés, dont on ne peut être certain qu'elle soit complète, puisque Fathy affirme avoir fait relever une quinzaine de maisons. Pour chaque maison ou ensemble de maisons relevées les planches comprennent assez systématiquement des plans, des élévations et des coupes, au crayon sur calque ou à l'encre, s'ils ont été mis au net. Les cotes des mesures sont indiquées sur la plupart des plans. L'oie caractéristique du dessin de Fathy sert de rose des vents en indiquant le Nord et tient lieu de signature. Les dessins conservés n'ont pas tous le même rendu : si les plans sont généralement tirés à la règle et pochés en noir s'agissant du gros œuvre, les façades et les coupes sont dessinées à main levée et au trait de plume ou de « rapidographe ». Sont ainsi conservés des relevés pour, - du Nord au Sud en remontant le Nil -, les maisons voisines de Hassan, Mohamed et Ahmed Abdin à Dahmit, la maison d'Abbas Ahmed Hasabou à Dahmit, les maisons de Mohamed Ahmed et son frère à Dahmit, la maison de Sheikh Abdel Zaher à Kalabsha, la maison Awad Gebreil à Abou Hor, la maison Khalid Idris Ali à Qourta, la maison Dahab Mohamed Hassan Rachouane à Ballanah, la maison d'Ibrahim Idris Khalil, dans le village d'Adindan à la frontière égypto-soudanaise (région d'al Nouba), la mosquée d'Abou al Rich.

Le district de Dahmit semble particulièrement retenir l'attention des explorateurs et Fathy regrette qu'on ne puisse le relever plus extensivement tant il est représentatif de la reconstruction de la zone d'al Kounouz en 1934.

Les ethnologues Charles Callender et Fadwa el Gindi (Callender, el-Guindi, 1971) leur consacrent un article qui détaille l'organisation autour d'une cour intérieure et célèbre leur qualité décorative, en particulier celle des façades tournées vers le Nil. Dans les documents cosignés par Fathy figurent trois maisons ou ensemble de maison de Dahmit soigneusement relevés : il s'agit des maisons des trois frères Abdin, la maison d'Abbas Ahmed Hasabou, les maisons de Mohamed Ahmed et son frère, qui présentent chacune des particularités différentes les unes des autres.

Signé par Fathy et Hegab, le plan de la maison de Mohamed Ahmed et son frère, (Fig. 4) construite en 1934 et localisée dans le hameau d'al Wassiyeh, montre une façade tournée vers l'est percée d'une porte qui donne accès à une vaste cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les différentes pièces (en partie décrites dans Schäfer, Zenker, 2023). On dénombre des pièces à habiter ainsi que deux cuisines et des entrepôts, alignés contre le mur occidental, tandis qu'au sud de la cour se trouvent les espaces dévolus au bétail (vaches, chèvres) ainsi que le poulailler et un « jardin de légumes ». Les toilettes sont rejetées entre deux dépôts dont l'un abrite aussi du fuel. A cela s'ajoutent deux espaces de réception pour les hôtes de passage, le plus spacieux étant à l'extérieur de la cour, devant la façade principale et surélevé sur une sorte de podium accessible par quelques marches, le second se trouvant dans la cour tout près de l'entrée, non loin d'un emplacement où l'on peut dormir en été.

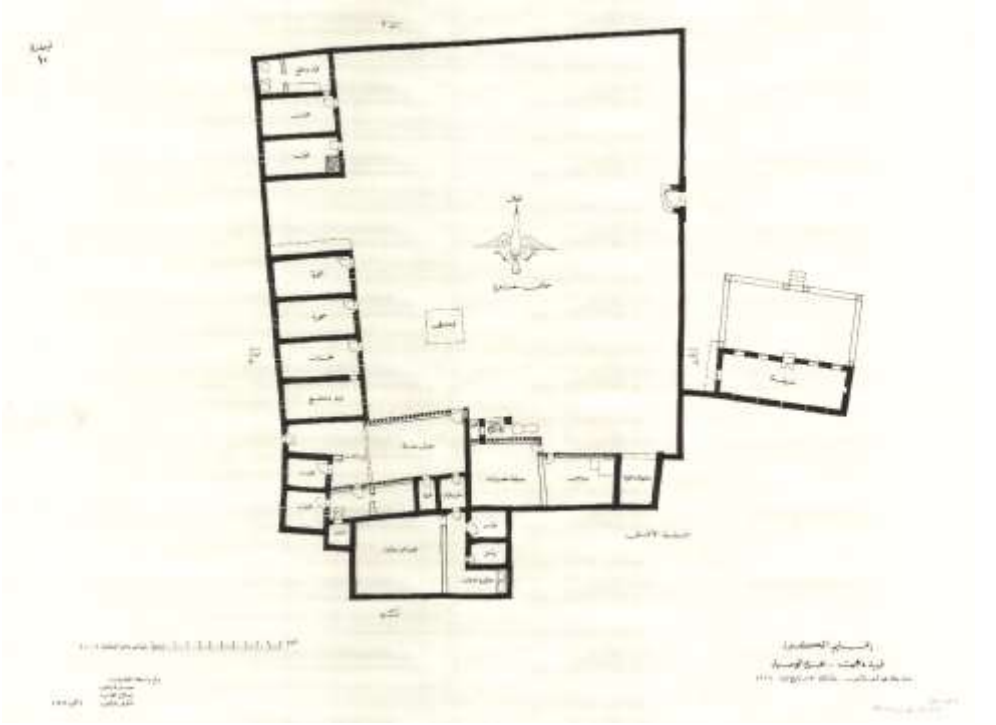


Fig. 4 Plan de la maison de Mohamed Ahmed et son frère, hameau d'al Wassiyeh (RBSCL, AUC)

Le relevé de la façade principale est un document au 1/50e, cosigné par Hassan Fathy, Salah Hegab et Shoukri Tawfik et daté d'octobre 1962 (Fig. 5). Il fait état des décorations géométriques autour du grand portail d'entrée à tympan ondulant et sommé d'acrotères qui surmonte le mur d'enceinte de la propriété. Des inscriptions contre le mauvais oeil marquent l'enduit blanc de cette façade. On peut y lire de droite à gauche à plusieurs reprises : « Allahou Akbar Ma sha Allah » (Dieu est grand Ce que Dieu a voulu) à plusieurs reprises. Et au-dessus de l'entrée : « Que celui qui entre dans cet endroit, prie le sanctuaire du prophète Mohamed ! » Les relevés des façades intérieures (Fig. 6) font état de décorations peintes représentant des fleurs, mais aussi des scorpions et/ou des serpents, ainsi que des inscriptions à la louange de Dieu. Au-dessus d'un pot de fleurs l'artiste indique qu'il s'agit des fleurs d'oranger. Tout à droite de l'élévation intérieure de la cour une signature peu lisible explique que Moussawira (?) Qadriah a dessiné [sur cette façade].

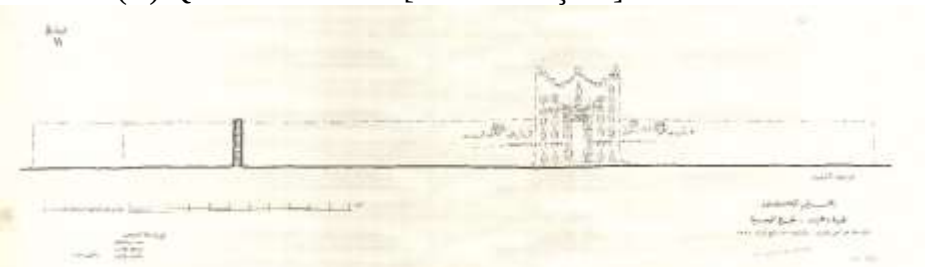


Fig. 5 Façade principale de la maison de Mohamed Ahmed et son frère, hameau d'al Wassiyeh (RBSCL, AUC)

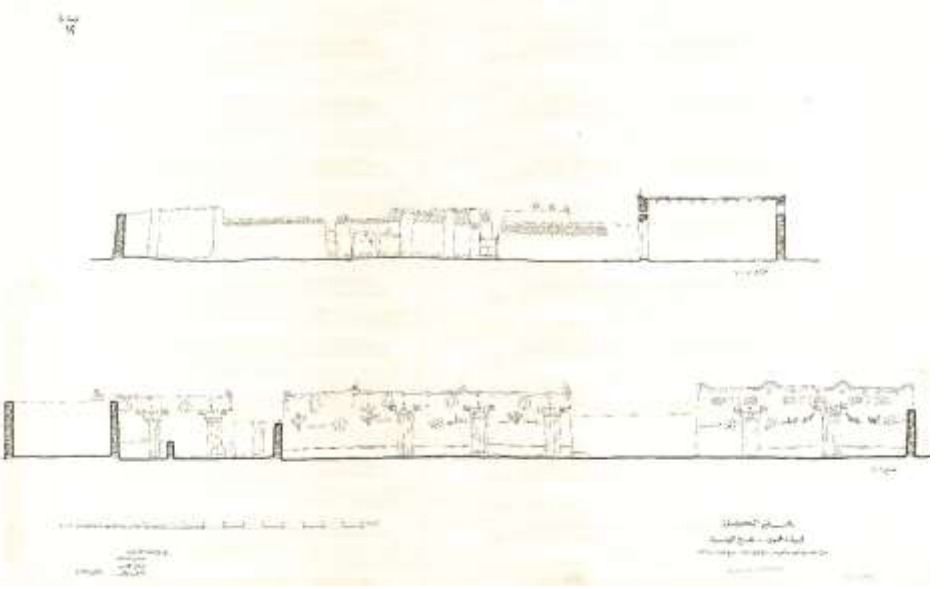


Fig. 6 Façades intérieures de la maison de Mohamed Ahmed et son frère, hameau d'al Wassiyeh (RBSCL, AUC)

Si, de l'extérieur et telle que représentée par les dessins au trait fin des architectes, la maison Ahmed comporte l'important portail décrit ci-dessus, flanqué d'inscriptions, elle n'égale toutefois pas en développement celle des frères Abdin. Cet ensemble de maisons qui est la propriété de trois frères d'une même famille, Hasan, Mohamed et Ahmed Abdin est particulièrement spectaculaire par la juxtaposition de trois portails particulièrement décorés. (Fig.7).

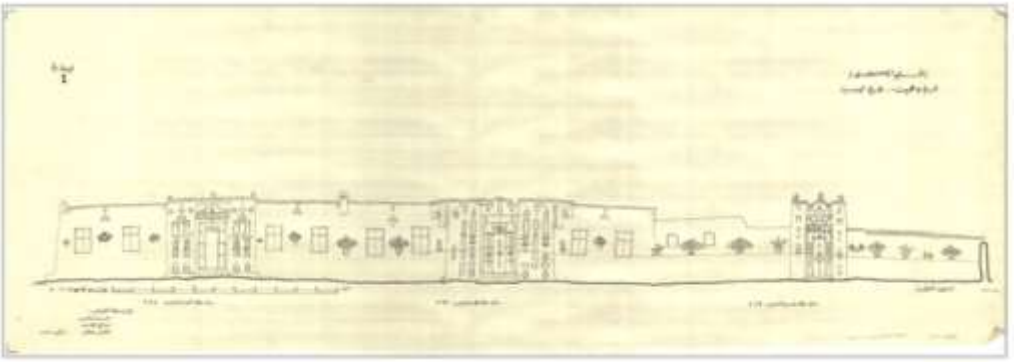


Fig. 7 Façades principales des maisons de Hasan, Mohamed et Ahmed Abdin à Dahmit (RBSCL, AUC)

Fathy relève du reste l'intérêt du portail finement décoré de la maison d'Ahmed en ces termes dans un document préparatoire du colloque de 1964 organisé par R. A. Fernea : « A Dahmit, nous sommes tombés sur un cas intéressant : le portail de la maison d'Ahmad Abdin ressemblait de façon frappante à la façade du palais de Fefi [sic][5] de la III^{e} dynastie, sculpté sur son sarcophage au Musée égyptien. Il semble tout à fait improbable que le maçon qui a construit la maison d'Ahmad soit allé chercher l'inspiration au musée et ait copié son dessin du sarcophage de Fefi [...] J'aime simplement supposer que la porte de la maison joue un grand rôle dans la magie et, pour cette raison, elle est généralement décorée de figures symboliques investies de superstition. Comme la superstition survit longtemps, la forme sur laquelle elle était basée peut avoir été communiquée visuellement par la répétition constante du modèle ». (Fathy, 1964)

Aussi précis soient les relevés architecturaux établis par les architectes ils ne rendent que maladroitement le détail décoratif enchanteur peint à l'argile par les femmes nubiennes qui parachève la structure des façades et de leurs perforations. Ces décors sont en effet généralement l'œuvre des femmes qui appliquent, à mains nues parfois, les enduits de terre qu'elles ornent ensuite de

[5] Probablement Pepi ou Teti.

motifs géométriques ou figuratifs. Après avoir badigeonné les maçonneries d'enduits de terre, elles revêtent ces dernières de dessins à la chaux, qui peuvent être colorés. Ces peintures reflètent souvent les scènes environnantes et sont fréquemment peuplées de plantes et d'animaux, d'êtres humains, d'auto-portraits reconnaissables, d'objets de la vie quotidienne. Des plats ou des miroirs viennent s'y incruster (Fig.8). (Goo-Grauer, 2018)



Fig. 8 Façade principale avec portail peint et perforé (RBSCL, AUC)

Dans son article en vue du colloque de 1964 (Fathy, 1964) organisé par A. Fernea au lendemain des différentes missions, Fathy insiste peu sur les techniques constructives ou sur les typologies architecturales. Au contact des anthropologues, des artistes embarqués sur al Dakka et du grand érudit qu'est le Dr Tharwat Okasha son attention se porte davantage sur l'aspect des façades et de leur ornementation, de leur caractère artistique et expressif (Fig.9). Il s'exprime du reste à ce propos dans un texte manuscrit encore inédit[6] lequel traduit la difficile compréhension de l'architecture islamique par les chercheurs occidentaux : « Les archéologues ne permettent pas l'interprétation, alors que l'architecture islamique est chargée de symboles qui nécessitent l'interprétation, ainsi les techniciens ne croient pas à la philosophie, alors que l'architecture islamique se caractérise par l'abstraction, ce qui implique une vision soufie et pas seulement philosophique ». (Fathy H., RBSCL, manuscrit, s.d.)

[6] Texte aimablement traduit par Jessy Bali.



Fig. 9 Façades de terre peintes à la chaux de motifs géométriques, floraux et figuratifs (RBSCL, AUC)

La fantaisie de ces villages nés de l'art spontané des populations locales devait remplir les visiteurs d'un sentiment d'émerveillement partagé : « En visitant les premiers villages de la région des Kenuzi[7] [sic], nous avons immédiatement réalisé que nous étions face à une expérience humaine des plus dramatiques et des plus significatives. C'était un monde nouveau pour nous tous, des villages entiers de maisons, spacieuses, belles, propres et harmonieuses. Il n'y avait rien de semblable en Égypte. Chaque village semblait provenir d'un pays de rêve, peut-être d'un Hoggar caché au cœur du Grand Sahara dont l'architecture a été conservée intacte dans la mémoire des Nubiens... Ici se dressait maison après maison, haute, facile, couverte proprement d'une voûte de briques. Chaque maison était décorée individuellement et de façon exquise autour de la porte avec des claustras, des moulures et des tracés en terre. Des peintures recouvraient les murs. C'était une sorte d'orgie de fantaisie... dans laquelle le Nubien désinhibé ne s'interdisait rien. Il jouait même avec des styles architecturaux comme le pharaonique, l'arabe et le baroque, qui s'étaient desséchés entre les mains de l'architecte académique et étaient devenus sans vie comme des fleurs artificielles, comme on peut le voir dans les villas du Caire et d'Alexandrie. Mais là, en Nubie, ces styles ont été ressuscités et ont pris un nouveau visage et une nouvelle signification : les bâtiments ressemblaient aux

[7] J'ai préféré employer l'expression de al Kounouz pour désigner la région entre Assouan et Abou Simbel plutôt que le terme Kenuzi ou Kenzi.

enfants beaux et légitimes d'un mariage heureux entre l'imagination des Nubiens et les exigences de leur campagne. » (Fathy, 1964).

Fathy poursuit en décrivant la pertinence de l'architecture nubienne, adaptée à l'objectif de la vie paysanne. Il insiste ensuite sur le meilleur niveau de qualité des maisons d'al Kounouz, après s'être rendu compte par lui-même de la variété matérielle, constructive et typologique des maisons visitées au fil du Nil, et ne peut s'empêcher de vouer la plus grande admiration aux toitures voûtées : « En général, la qualité architecturale des maisons couvertes de voûtes en briques est beaucoup plus élevée que celle des maisons couvertes de troncs de palmiers et de roseaux. Cela pourrait s'expliquer par le fait que la construction d'une voûte nécessite les services d'un maçon compétent, qui maîtrise davantage de techniques de construction que celles requises pour la construction de simples murs. Les Kenuzi [sic] ont peut-être été contraints d'utiliser la couverture en voûte parce que la vallée est étroite et dépourvue de végétation et de palmiers. La brique ne serait pas non plus affectée par les termites qui infestent la région. » (Fathy, 1964)
Le principe de coopération civile qui prévaut en Nubie permet aux habitants, tout en échappant complètement à l'économie de marché, de conserver leur belle architecture appropriée au lieu et offrant le confort thermique nécessaire dans cette région. L'auto-construction est la leçon qu'il faut retenir comme il le rappelle dans un des drafts de sa communication de 1964 : « La reconstruction des villages nubiens en 1934, pour un coût de 750'000 livres, est considérée comme un miracle du XX^{e} siècle, car ce processus a été collectif, impliquant 34'000 familles. Ensemble, ils ont construit ces beaux villages, dont chacun avait son propre caractère, distinct du reste des villages, et chaque maison était un beau palais qui surpassait en beauté ce qui se trouvait à côté. Mais en raison de l'éloignement de la région, les architectes n'ont pas pu s'en mêler et les habitants furent les seuls responsables de ce miracle. » (Fathy, RBSCL, AUC, s.d.)

Plus de vingt ans plus tard Omar el Hakim (el Hakim, 1999) publie son propre livre sur l'architecture nubienne et demande à Fathy d'en rédiger la préface. Avec le recul ce dernier insiste sur les aspects de solidarité et de résilience de ces populations capables de subvenir à leur relogement à bon marché et avec leurs propres moyens : « En l'espace de douze mois, ils ont reconstruit leurs maisons. Il n'y avait pas deux maisons identiques, chacune était plus belle que la précédente ; chaque village avait son propre caractère [...] Cela s'est produit parce que les Nubiens, étant éloignés et vivant dans des villages isolés, avaient toujours dépendu de leurs propres ressources pour construire leurs maisons [...]. Malheureusement, cette technique a été abandonnée par le paysan égyptien, sauf en Nubie où elle a prévalu. Sans cette technique, qui a permis

aux Nubiens d'utiliser la brique crue pour la couverture de leurs maisons en 1932, il leur aurait été impossible de reconstruire à si bon marché et en si peu de temps. De plus, la maîtrise par les Kenuz de cette technique de construction et de couverture leur permet, dans la conception de leurs maisons, de montrer leurs capacités artistiques et architecturales. » (el Hakim, 1999, v.)

EPILOGUE

De cette mission il devait y avoir des retombées pour Fathy. Plusieurs projets dont celui de la construction d'un Institut d'art folklorique où l'on prévoyait de reconstruire quelques-unes des maisons nubiennes disparues fut discuté. Au début des années 1970 Fathy allait nourrir le projet de construction du village Sadate dans la région de Kalabsha.

Impliqué dans les discussions du relogement des Nubiens Fathy allait plaider pour l'auto-construction des nouveaux villages par les populations elles-mêmes. On allait bientôt l'écarter des discussions préférant la solution plus coûteuse et plus rémunératrice de construire en béton des cubes que les futurs déplacés auraient beaucoup de mal à s'approprier. Une fois encore en avance sur son temps et désireux de court-circuiter l'économie de marché, Fathy allait être mis sur la touche alors que son analyse concluait à écouter et continuer l'auto-construction dans la tradition géniale d'une invention locale et d'un savoir-faire encore vivant que la perspective du relogement aurait pu attiser. Se lançant dans une comparaison musicale, il regrettait en ces mots : « La visite en Nubie a démontré l'erreur de cette affirmation et de cette tendance. Il n'y a aucun doute qu'il sera tout aussi important pour un architecte de s'inspirer en architecture des œuvres du peuple Nubien que pour des musiciens hongrois tels que Kodaly et Bartok, ou espagnol comme De Falla, de s'inspirer de la musique populaire et de mettre en valeur l'esprit autochtone dans leurs compositions internationales. » (Fathy, RBSCL, AUC, texte en vue de la création d'un musée nubien).

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Callender C., el Guindi F (2010, 1971), The Kenuz, Nubian Encounters Hopkins N. S. et Menara S. R. [eds], The American University in Cairo Press, Cairo-New York, 111-121.

El Hakim O., (1999), Nubian Architecture. The Egyptian vernacular experience, The Palm Press, Cairo.

Fathy H., Journal de Nubie 1962, RBSCL, AUC.

Fathy H., (1963), Memorandum sur la conception de l'Institut supérieur d'art populaire (1963), RBSCL, AUC

Fathy H., Nubian architecture, Paper for a Symposium on Contemporary Nubia, Jan. 1964, RBSCL, AUC, tapuscrit.

Fathy H., (1966), Notes on Nubian Architecture, Fernea R. A. (ed.), Contemporary Egyptian Nubia. A Symposium of the Social Research Center of the American University in Cairo, Human Relations Area Files, New Haven, 1966.

Fathy H.(1999), Construire avec le peuple. Histoire d'un village d'Egypte. Gourna, Actes Sud, Arles, 1999 (2e éd.).

Fogel F., Des Nubies, des Nubiens : traditions scientifiques et locales de l'identité, *Égypte/Monde arabe* 24 | 1995, https://doi.org/10.4000/ema.634, consulté le 31 janvier 2024.

Jaritz H. (1973), Notes on Nubian Architecture and Architectural Drawings, Fernea R. A., Gerster G., Nubians in Egypt, Peaceful People, University of Texas Press, Austin, 1973.

Goo-Grauer A., House Decoration in Egyptian Nubia Prior to 1964, Dotawo 5 (2018), 13-24, https://escholarship.org/uc/item/2175400w, consulté le 6 février 2024.

Maurel C., Le sauvetage des monuments de Nubie par l'Unesco (1955-1968), Égypte/Monde arabe [En ligne], 10 | 2013, consulté le 07 juillet 2022. https://doi.org/10.4000/ema.3216, cpnsulté le 20 janvier 2024.

Monneret de Villard U., La Nubia medioevale, Service des antiquités de l'Egypte. Mission archéologique de Nubie, 1929-1934, Impr. de l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.

Nubia before the Flood, AUC, 2005.

Reisner G. A., *The Nubian Archaeological Survey Report for 1907-1908*, National Printing Department, Le Caire.

Rivière G.-H., Le chantier 1425 : un tour d'horizon, une gerbe de souvenirs, ICOM, Ethnologie française, nouvelle série, T. 3, No. 1/2 (1973) 9.

Sandford K. S. & Arkell W. J., *Palaeolithic Man and the Nile Valley in Nubia and Upper Egypt,* Chicago Oriental Institute [COI Publications 17], Chicago, 1933.

Schäfer B., Schlimme H., Keshk F. (eds.), Vernacular Architecture as Frame of Life in Historic and Ancient Communities. Proceedings of the International Conference Held in Berlin in April 4 to 7 2019, Sonderschriften des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo 39, https://doi.org/10.34780/208v-d8uf, consulté le 25 janvier 2024.

Schäfer B., Zenker O., Houses of Bijje Versus Houses of Lower Nubia, Vernacular Architecture as Frame of Life in Historic and Ancient Communities. Proceedings of the International Conference Held in Berlin in April 4 to 7 2019, Sonderschriften des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo.

Zabrana L., Ekrem S., el-Shohumi N., Die Altnubischen Dörfer Bab und al-Guwani, Letzte Zeugen einer vergangenen Kultur, Holzhausen GmbH, Wien, 2019.

Avertissement : J'ai choisi pour cet article une graphie simplifiée de l'arabe en français qui n'est pas la translittération canonique.

Remerciements : Mes remerciements vont à Balsam Abdul-Rahman (AUC) pour l'accès à la documentation iconographique, à Ola Seif (AUC) pour l'aide réitérée à propos de Hassan Fathy, à Jessy Bali pour la traduction de documents de l'arabe, à Alice el-Wakil, Rémi Baudouï, Nadia Radwan pour leur relecture bienveillante.